

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

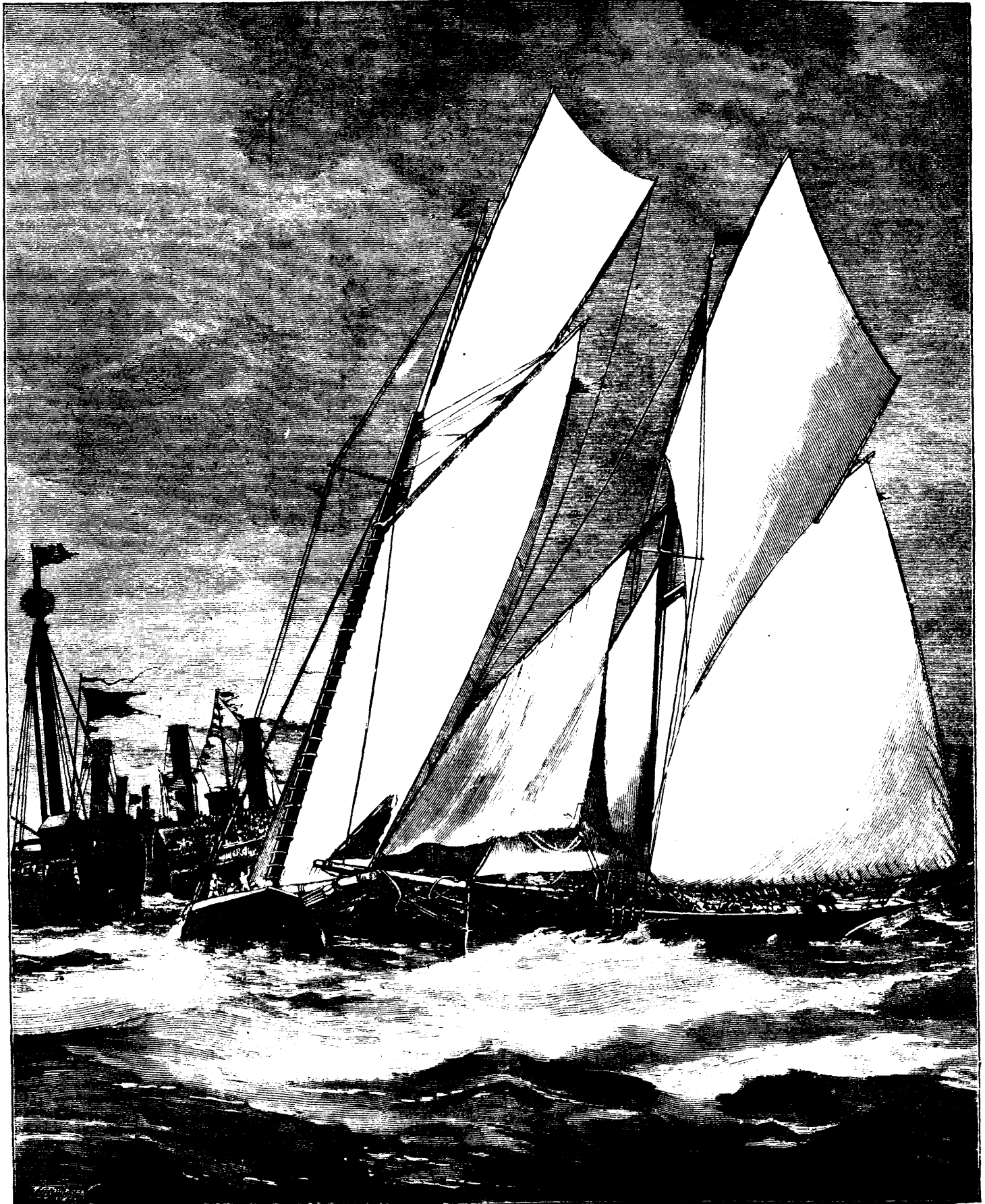
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} année, No 73—Samedi, 26 septembre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



COURSES INTERNATIONALES DES YACHTS. — LE "PURITAN" FRAPPANT LE "GENESTA"

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 septembre 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Sur le mariage. — Notes et impressions — Poésie : Fleurs fanées, par Joseph Nolin. — Tablettes de la mère de famille. — Primes du mois d'août. — La Porteuse de Pain (suite). — Nos gravures — Un tour pendable. — Un conseil par semaine — Récréations de la famille. — Rébus. — Choses et autres.

GRAVURES : Courses internationales des yachts : Le *Puritan* frappant le *Genesta*. — La cueillette. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

ENTRE-NOUS



ÉLAS ! les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

La semaine dernière, les Américains étaient en liesse, ils chantaient victoire et ne se sentaient pas de joie ; mais cet immense bonheur qu'ils éprouvaient ne pouvait pas, ne devait pas durer. C'était trop pour un seul peuple, et l'avenir, gros d'orages, leur réservait une douleur incomparable.

Jumbo est mort !

Jumbo, l'unique, l'énorme, le colossal, l'admirable Jumbo, est passé de vie à trépas.

Vous direz peut-être que c'est tout au plus une grosse bête de moins, et que ce n'est pas la peine de tant s'apitoyer sur le sort d'un énorme pachyderme... vous avez raison.

Oui, c'est une grosse bête de moins.

Mais cette bête, c'était Jumbo !

Jumbo ! que vous avez vu il y a deux ans, énorme, splendide, grâce aux réclames, et que vous avez... admiré de confiance.

Il est mort !

* * *

Ce phénomène incomparable n'était en réalité qu'un éléphant de *seconde main*, mal fait et d'un caractère très peu agréable.

Il avait d'abord appartenu au Jardin des Plantes, de Paris, qui s'en était débarrassé au plus vite pour le vendre au Jardin Zoologique, de Londres.

Pas plus que les Parisiens, les Londonniens ne s'exaltaient devant Jumbo, et il a fallu tout le génie de la réclame et tous les coups de grosse caisse de Barnum pour en faire une célébrité.

Les journaux américains ont donné les détails les plus circonstanciés de la mort de Jumbo, tout comme s'il s'était agi d'un homme célèbre ou d'un bienfaiteur de l'humanité.

Mais songez qu'on en avait refusé cent mille piastres, et qu'une chose ou une bête qui atteint cette valeur est digne de remarque.

Il est mort, n'en parlons plus.

* * *

Riel a été pendu... en effigie.

Ce sont des soldats qui ont eu l'esprit de commettre cette lâcheté bête.

La chose s'est passée à Kingston, où campent en ce moment plusieurs bataillons de la province d'Ontario.

Les officiers non-seulement étaient présents, mais ils encourageaient encore les saltimbanques en uniformes à poursuivre leur œuvre.

On a fait un mannequin que l'on a pendu, dépendu et mis en terre en grande cérémonie.

Ce qu'il y a de remarquable dans tout ceci, c'est qu'aucun de ces braves qui insultent ainsi un prisonnier, n'a fait campagne et n'a été au feu.

Dans tout autre pays, les autorités mettraient à la raison des polissons qui se conduisent de la sorte, mais la province d'Ontario en est venu à un tel degré d'abatardissement et de fanatisme, que ces choses-là se font sans qu'un seul citoyen ose protester.

* * *

Bien que le sujet me répugne assez, je suis forcé de vous parler une fois de plus de ces enragés ridicules qui, ignorants sur toutes choses, ne savent que détester tout ce qui est français.

Voilà qu'on attribue la cause de la variole à la population française, à la langue française et à l'influence du clergé.

C'est le *Globe* qui a découvert cela, et il propose de faire disparaître ces trois plaies de la manière suivante :

En unissant la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et Ontario dans un mouvement commun et en insistant à ce que l'anglais soit la seule langue légale au Canada.

En annexant l'île de Montréal à Ontario, ce qui serait la plus sage, la meilleure méthode ; de fait, tel sera et devra être le sort définitif de Montréal.

Ces deux méthodes peuvent être réalisées au moyen d'une action commune des autres provinces anglaises, au parlement. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si elles échouent après qu'on les aura tentées, il faudra en arriver à l'inévitable : une révolution. Et alors nous ferons ce que nous aurons dû faire en 1837, nous reviserons les clauses de la capitulation de 1760.

* * *

En vérité, le remède est des plus simples, et je me demande comment il se fait qu'on n'ait pas pensé plus tôt à l'employer.

Combien de fois faudra-t-il donc répéter à ces maniaques qu'on se moque d'eux, qu'on les défie de bouger, qu'on restera Français et catholique dans la province de Québec, et que leurs airs de croquemite nous font rire.

Nous avons pour nous le droit, l'intelligence, la science, le courage et la force, et maîtres nous sommes, maîtres nous resterons chez nous.

Sur n'importe quel terrain nous les attendons.

Nous n'avons jamais provoqué ces imbéciles, mais s'ils lancent le gant, nous le releverons. Nous voulons vivre en paix, mais en même temps nous relevons nos manches et, bras nus, nous sommes prêts à nous défendre. Qu'ils y viennent, et s'ils veulent recevoir une raclée comme à Fontenoy, ils la recevront.

La religion de nos pères, nous la pratiquerons toujours.

La langue de nos pères, nous la parlerons toujours.

L'amour du pays de nos pères, nous l'aurons toujours.

Nos lois, nous les garderons.

Nos institutions, nous les conserverons.

Tout individu qui osera toucher à l'une de ces choses, sacrées pour nous, sera considéré comme un voleur, comme un bandit, et nous le tuerons comme un chien s'il se permet de lever la main sur nous.

* * *

Le procès de Sheppard a été appelé lundi, en Cour du Banc de la Reine.

Je suis allé voir la figure du trop fameux calomniateur du 65^{me} bataillon et de toute la race canadienne-française.

L'individu a une tête en pain de sucre, c'est-à-dire conique ; la figure est en lame de couteau, mince, effilée, et se termine par un nez immense. C'est un sujet intéressant pour un phrénologiste.

Son crâne mérite d'être étudié ; on y trouverait certainement la bosse de la francophobie.

L'individu était pâle, très pâle. Son regard, d'une mobilité fiévreuse, errait de tous côtés et semblait plein de défiance. Evidemment, le Torontonien n'était pas à son aise.

Dans la salle on voyait la plupart des officiers du 65^{me} bataillon : le major Dugas, les capitaines Ethier, Villeneuve, Giroux, Prévost, Beauset, Robert, Bossé, les lieutenants Doherty, Plinguet, Desnoyers, Laframboise, Ostell, Labelle, Lafontaine, Stearnes, Villeneuve, le Dr Simard, aide-chirurgien major, le capitaine Right, officier d'intendance.

En examinant ces figures franches, loyales, ouvertes de nos officiers, je ne pus m'empêcher de reporter mon regard sur la mine de Sheppard, et je vous assure que la comparaison n'était pas à l'avantage de ce dernier.

Je reviendrai sur ce procès, dont les détails sont suivis avec tant d'intérêt par tous les Canadiens-Français.

* * *

La manie du suicide se répand de plus en plus. On en a compté trois, la semaine dernière, à Montréal.

L'un de ces malheureux était un australien, venu en Canada dans le but d'établir une ligne de va-

peurs, et qui, déçu dans ses espérances, n'avait trouvé rien de mieux à faire que de se faire sauter la cervelle.

Une femme a essayé de s'empoisonner. Elle n'a pas donné de raisons motivant cet acte de désespoir.

Enfin, le troisième est un Italien, à moitié toqué, qui s'est jeté à l'eau et a été repêché aussitôt.

Ces actes ne prouvent pas beaucoup de courage ou de forces de caractère, et encore moins de religion.

Plus les épreuves sont fortes, plus on doit se raidir pour lutter.

Les désespérés qui abandonnent la partie sont toujours des gens qui ont perdu tout sens moral et toute idée de Dieu.

Plaignons-les.

* * *

Je constate avec étonnement, mais avec un véritable plaisir, que nos échevins ont eu une bonne idée—une fois n'est pas coutume—et ce qui plus est, l'ont mise à exécution, il est tout juste de dire que c'est la nécessité qui la leur a inspirée.

Qu'importe !

Ils ont fait acte de patriotisme, et, plaisanterie à part, ils ont droit à toute notre reconnaissance.

L'affluence des patients à l'hôpital des variolés nécessitait plus d'ordre et surtout plus de dévouement de la part de ceux qui en avaient la garde.

Alors on a songé aux saintes filles de madame d'Youville, on s'est rappelé que ces bonnes sœurs n'étaient pas avares de leur vie et qu'elles la donnaient même volontiers pour soulager les souffrances humaines. Et la charge de l'hôpital leur a été confiée.

Cependant, nous devons le dire, nos échevins ont été devancés par elles, car il y avait déjà longtemps que les Sœurs Grises se dévouaient pour les variolés et qu'elles allaient de porte en porte consoler les malades, donnant aux riches tous les trésors de leur cœur et aux pauvres, en sus des premiers, les trésors de leur bourse.

Braves filles ! continuez votre sainte œuvre, et s'il est vrai que seule, la pensée d'en haut vous soutient, acceptez, comme faible témoignage des hommes, toute l'expression de notre admiration.

* * *

L'horizon politique de l'Europe devient de plus en plus sombre.

La Russie s'agit toujours et elle vient de faire naître une révolution en Roumélie. La Turquie est inquiète, car elle voit se soulever de nouveau la grave question de l'Orient.

C'est certainement la guerre à courte échéance. Et cependant l'Europe doit savoir ce qu'il en coûte à se battre !

Pour donner une idée des sommes énormes dépensées dans ces conflits entre nations, je vous donne pour exemple les guerres qui ont eu lieu sous l'empire, en France, de 1855 à 1870.

La guerre de Crimée a coûté 1,000,700,000 fr., et plus de cent mille hommes.

La guerre d'Italie a coûté 519,667,877 fr. et quarante mille hommes.

La guerre du Mexique a coûté 365,155,000 fr. et cinquante mille hommes.

La Chine, la Syrie, Mentana etc., ont coûté 600,000,000 fr., et vingt mille hommes.

Soit, avant 1870 : en argent 2,485,522,877 frs et au moins 210,000 hommes.

Quant à la guerre de 1870, on ne saura jamais ce qu'elle a coûté d'hommes.

On connaît mieux de combien elle a appauvri la France.

Les comptes établis dans le rapport présenté, le 5 janvier 1875, au maréchal de MacMahon, par son Ministre des Finances, M. Mathieu Bodet, résument ainsi ce compte lugubre.

Charges (en capita) créées, par suite de la guerre de 1870 :

Dépenses extraordinaires de guerre....	1,912,045,000 fr.
Approvisionnement de Paris.....	160,518,000
Secours aux familles des militaires....	50,000,000
Intérêts des sommes dues à l'Allemagne	302,065,000
Entretien des troupes allemandes....	323,637,000
Remboursement des impositions payées aux Allemands.....	61,708,000
Frais divers de change et premiers arrages des emprunts.....	631,268,000

Pertes sur les impôts et revenus de 1870 et 1871.....	364,189,000
Indemnité à l'Allemagne.....	5,000,000,000
Indemnités aux victimes de la guerre (en capital).....	106,000,000
Indemnités aux communes (annuités).....	251,150,000
Indemnités pour dommages causés par le génie militaire.....	26,000,000
Dépenses de guerre non classées.....	10,000,000
Dépenses de reconstitution du matériel de guerre, approvisionnements, fortifications, etc., et compris au compte de liquidation jusqu'en 1875.....	592,263,000
Total.....	9,820,643,000 frs

Hélas ! Avec l'Alsace et la Lorraine !!!

LÉON LEDIEU.

SUR LE MARIAGE

CONNAITRE le vrai bien et le pratiquer, former la raison en la dégageant des préjugés et des erreurs, distinguer le bonheur du plaisir et l'identifier avec la vertu, tel fut le principal objet de l'enseignement de Socrate. C'est pour cet enseignement, on peut dire pour cet apostolat, qu'il se sentait né ; il le considérait comme une mission qu'il avait reçue du ciel.

Mais de ces hautes spéculations Socrate descendait volontiers, sans croire s'abaisser, pour s'occuper des règles de la sagesse pratique. Rien de ce qui est utile aux hommes, de ce qui contribue à leur bonheur, et même à leur bien-être matériel, ne lui paraissait indifférent. Pour lui, les mœurs et les idées avaient une action réciproque les unes sur les autres ; bien vivre et bien penser étaient deux conditions inséparables et qui s'engendraient mutuellement. Aussi ne se lassait-il pas d'entretenir ses disciples de la nécessité d'ordonner sagement leur vie ; il leur recommandait la tempérance, le travail, l'exercice d'une profession, une bonne gestion de leurs affaires, l'ordre et l'économie, le mariage et la vie de famille.

Sur le mariage, il professait une doctrine inspirée par l'observation de la nature, et dont la justesse, après plus de vingt siècles, est demeurée incontestable. A ses yeux, l'homme et la femme ont une valeur égale ; de ces deux êtres on ne peut dire quel est le supérieur, quel est l'inférieur ; mais ils diffèrent par leur organisation, par leurs facultés et leurs instincts : de là pour eux des rôles différents. "La divinité, dit-il, me semble avoir disposé la nature de la femme pour les soins de l'intérieur et celle de l'homme pour les travaux du dehors. Froids, chaleurs, voyages, guerres, le corps de l'homme et aussi son âme ont été mis en état de tout supporter ; quant à la femme, en lui donnant une complexion plus faible, Dieu a voulu apparemment la confiner dans les occupations de l'intérieur. En outre, la femme, ayant le penchant et la mission de nourrir ses enfants nouveau-nés, a reçu, à un plus haut degré que l'homme, le besoin d'aimer ces petits êtres. Et comme c'est elle aussi qui est chargée de veiller sur les biens amassés à la maison, la divinité, sachant que la crainte n'est pas une mauvaise gardienne, lui a donné un caractère plus timide que celui de l'homme. Et comme ils ont l'un et l'autre à donner et à recevoir, elle les a doués tous deux de mémoire et d'attention ; si bien que, sous ce rapport, on ne saurait décider lequel l'emporte sur l'autre.

"La nature d'aucun d'eux n'étant parfaite en tout point, conclut Socrate, il en résulte qu'ils ont besoin l'un de l'autre, et leur union est d'autant plus utile qu'ils se complètent mutuellement."

C'est à la campagne que notre philosophe se plaît à placer sa famille idéale. L'agriculture lui paraît la plus désirable des professions. "Tout ce qui est essentiel à l'existence, la terre le procure à ceux qui la cultivent ; par l'exercice qu'elle leur impose, elle les rend actifs et vigoureux et les met en état d'accomplir tous les devoirs d'un homme libre et d'un citoyen ; et les douceurs de la vie, elle les leur donne par surcroît : en hiver, où jouit-on mieux d'un bon feu qu'à la campagne ? En été, où chercher une eau pure, une brise fraîche, un agréable ombrage ailleurs qu'aux champs ?" Chacun des deux époux y a sa tâche tout indiquée par la nécessité : à l'homme la vie en plein air, le labourage, les semailles, les plantations, l'élève des

troupeaux : à la femme la garde des provisions, le soin de filer et de tisser la laine, la confection des vêtements ; elle est comme la mère abeille, qui reste dans la ruche, préside à la construction des cellules, envoie les ouvrières au dehors, reçoit ce que chacune d'elles rapporte, conserve les provisions jusqu'au moment de s'en servir, veille à la nourriture des essaims qui viennent d'éclore. C'est aussi à la femme qu'incombe le devoir de soigner les serviteurs malades, devoir qui lui est cher, car ils lui en sont reconnaissants et ils s'attachent davantage à elle.

Travailler ensemble, chacun selon son pouvoir, à la prospérité du ménage, mettre tout en commun, remplacer les mots le *mien* et le *tiens* par le mot le *notre*, bien élever les enfants : voilà en quoi consiste essentiellement le mariage. "Comprends-tu, dit Socrate par la bouche d'un honnête homme qui vient de se marier et qui s'entretient avec sa jeune femme, comprends-tu bien pourquoi je t'ai épousée et pourquoi tes parents t'ont donnée à moi ? Ce n'était pas qu'il nous fût difficile d'en trouver quelque autre avec qui habiter sous le même toit : tu en es toi-même persuadée. Mais après avoir réfléchi, moi pour moi, et tes parents pour toi, aux moyens de s'assortir le mieux possible pour fonder une famille, je t'ai choisie, de même que tes parents m'ont sans doute choisi, comme le parti le plus convenable. Nos enfants, si Dieu nous en donne, nous aviserons ensemble à les élever de notre mieux : car ce sera un bonheur, pour toi comme pour moi, de trouver un jour en eux des protecteurs et des soutiens dans notre vieillesse. Mais dès aujourd'hui cette maison nous est commune. Moi, tout ce que je possède, je le mets dans la communauté, comme tu y as mis tout ce que tu as apporté. Il ne s'agit plus maintenant de compter lequel de nous deux a fourni plus que l'autre ; nous devons être convaincus de ceci : c'est que celui de nous qui se montrera le meilleur associé, aura fait l'apport le plus précieux."

Enfin, le fruit d'une pareille union, où les époux rivalisent de services et de bienfaits, ce sera une affection réciproque ; ce sera, pour l'épouse, la reconnaissance et la vénération de son époux et de tous les siens. "Le charme le plus doux pour toi, dit encore à sa femme le mari à qui Socrate a laissé la parole, ce sera lorsque, devenue plus parfaite que moi, tu auras fait de moi ton serviteur ; quand, loin de craindre que l'âge en arrivant ne te fasse perdre de ta considération dans la famille, tu auras l'assurance qu'en vieillissant tu deviens pour moi une compagne plus précieuse encore, pour tes enfants une meilleure mère et pour ta maison une maîtresse plus honorée. Car la beauté et la bonté ne dépendent pas des attraits de la jeunesse : les vertus les conservent et les font croître dans tout le cours de la vie aux yeux des hommes." (1)

A-t-on jamais exprimé sur le mariage des idées à la fois plus sensées et plus élevées ? Et le progrès de la raison et des mœurs dans les sociétés modernes est-il tel qu'il n'y ait plus lieu aujourd'hui de nous les rappeler, de nous en pénétrer et de nous y conformer ?

E. LESBAZEILLES.

NOTES ET IMPRESSIONS

La politesse est comme l'eau courante : elle rend unis et lisses les plus durs cailloux.

Il n'y a de nouveau en ce monde que ce qu'on a oublié.—M^{me} BARDIN.

Cachez soigneusement votre supériorité de crainte de vous faire des ennemis.—A. DAUDET.

Le travail est un habile sorcier qui escamote le temps.

Avec la patience on surmonte le mal, et avec du jugement on le prévient.—THIERS.

L'or est bien réellement une puissance, puisque c'est l'amour de l'or qui fait arriver tant d'imbéciles.

Trop de conventions sociales ou littéraires empêchent d'être "soi," comme citoyen ou comme écrivain.—L'abbé ROUX.

(1) L'Economique, de Xénophon

FLEURS FANÉES

Une fleur était sur la route ;
Elle se trouvait sous vos pas ;
Vous alliez l'écraser sans doute,
Car vos yeux ne la voyaient pas.

Vous marchiez, la tête inclinée,
Glissant sur l'herbe de satin,
Quand cette fleur presque fanée
Vous fit vous arrêter soudain.

Distraitement vous l'avez prise,
Et, de vos doigts indifférents,
Vous avez sur la route grise
Semé des lambeaux odorants.

Pauvre fleur !... mais que vous importe
Ce qu'en deviennent les débris ?
Le vent loin de vous les emporte...
N'y songez plus, ils sont fétris.

C'est ainsi que parfois, ô femme !
Sans remords, sans même y penser,
Vous effeuillez la fleur de l'âme,
L'amour qu'un souffle peut froisser.

Nous en souffrons... que nous importe ?
Des regrets seraient superflus.
Les amours que le temps emporte,
Ils sont fétris, n'y songez plus.

JOSEPH NOLIN.

Montréal, septembre 1885.

TABLETTES DE LA MÈRE DE FAMILLE

Vous possédez, sans doute, au fond de vos tiroirs, quelques rubans, quelques morceaux de soie trop frais encore pour que vous vous décidiez à les jeter, et qui sont pourtant sans aucun emploi prévu : on ne se défait pas volontiers de si jolies petites choses ; voici comment je vous conseille de les employer :

Coupez d'abord des morceaux de carton assez mince, en triangle parfait, dont le plus grand côté aura cinq centimètres.

Les cartes de visite, cartes à jouer, cartes-correspondance vous serviront à cet usage.

Taillez ensuite vos chiffons de soie et de satin en triangles un peu plus grands, et faufilez légèrement l'étoffe sur le carton, en la tendant avec soin et, par conséquent, en la repliant sous le carton.

Lorsque vous aurez une certaine quantité de triangles ainsi recouverts, joignez à l'envers, par un surjet à points assez rapprochés.

Quand ces triangles seront cousus, enlevez le carton et vous aurez—suivant votre persévérance et l'étendue de votre fortune en jolis chiffons—soit un coussin de canapé, soit un tapis de table, soit un couvre-pieds.

J'ai vu toute une chambre garnie de ces charmantes mosaïques : l'effet en est ravissant.

Il va sans dire que vous mettez à contribution votre bon goût et votre science du coloris pour diversifier artistement les nuances.

LAURENCE DE VILLENEUVE.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS DU DERNIER TIRAGE

MONTREAL.—Z. Laplante, 2371, rue Notre-Dame ; J. H. Beaudry, 259, rue St-Paul ; Toussaint Valade, coin des rues Bonaventure et des Seigneurs ; Adéard Cardinal, 165, rue Canning ; Alphonse Desjardins, 303, rue Logan ; Z. Gosselin, 560, rue Miguonne ; Joseph Lafontaine, 1139, rue Notre-Dame ; Alphonse Valade, 185, rue Murray ; W. Lortie (\$15.00), 1978, rue Notre-Dame ; Moïse-Joseph Dufaut, 274, rue Wolfe ; Dame Michel Lussier, 76, rue des Seigneurs ; Henri Surprenant, 100 rue Saint-Martin ; Mlle Adèle Minet, 238, rue Wolfe ; Dame Siméon Rochon, 70, rue Barré ; L. Bélanger (deux primes), 70, rue St-Jacques ; Philippe Mahéu (\$50.00), 308, rue Montcalm ; Mlle Rébecca Sawyer, 378, rue des Seigneurs ; P. C. Ratelle, 924, rue Sainte-Catherine ; Henri Leduc, 126, rue St-Martin ; Louis Larose, 100, rue Albert ; Alfred Valade, 2307, rue Notre-Dame ; E. Baillargeon, coin des rues Campeau et Craig ; E. Duquette, 69, rue Dorchester ; J. D. H. L'Écuyer, 27, rue St-Louis.

QUÉBEC.—George Grenier, 62, rue Ste-Gertrude ; Godias Allaire, 40, rue Massue, St-Sauveur ; Alfred Vézina, 169, rue St-Jean.

DANVILLE.—Chas. P. Cousineau, (\$10.00).

VILLE ST-JEAN-BAPTISTE.—Ls. Lamontagne, 19, rue George-Hypolite.

BUTTE CITY.—William St. Onge (3.00).

VALLEYFIELD.—H. D. Larocque.

HOCHELAGA.—Dame Louis Finel, 254, rue Suzanne.

STE-ANNE DE BELLEVUE.—J. Ls. Michaud.

ST-CERMAIN DE GRANTHAM.—Oswald Messier (\$4.00).

STE-CUNÉGONDE.—Jos. T. Bouvier, 222, rue Workman.



LA CUEILLETTE

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

IV

Duis elle disparut sous la voûte de la maison qu'habitait Lucie. Le Dijonnais se blottit dans un coin du fiacre, ferma les yeux et se mit à réfléchir. Légère comme une gazelle, Amanda eut gravi bien vite les six étages de la couturière. Elle frappa deux petits coups à la porte.

—Entrez ! cria Lucie depuis l'intérieur ; la clef est à la serrure.

L'essayeuse franchit le seuil.

—C'est vous, mademoiselle Amanda ? dit la fiancée de Lucien Labroue.

Je parie que vous m'apportez de l'ouvrage pressé.

—Votre pari est gagné d'avance. C'est en effet très pressé.

—Et pour qui ?

—Pour une cliente qui n'est pas commode. Devinez.

—Alors, c'est pour la dame de la Garenne de Colombes, fit Lucie en riant.

—Juste. Une robe de bal.

—Quand faudra-t-il essayer ?

—Après demain.

—Mais, après demain, c'est impossible.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je travail à un costume, également très pressé, pour mademoiselle Harmant.

—Lâchez le costume, c'est l'ordre de la patronne. La robe avant tout. Vous irez essayer après-demain à trois heures. Cette dame a besoin de sa toilette de bal samedi pour aller à la réception du préfet de la Seine.

Lucie leva les mains vers le plafond.

—Samedi ! s'écria-t-elle, et nous sommes à mercredi !

—Vous passerez les nuits, voilà tout ! La patronne m'a chargée de vous promettre une gratification "conséquente." Elle tient à sa cliente grinçue de la Garenne de Colombes et ne regarde à rien pour la contenter.

—Eh ! bien, ce sera fait.

Est-ce qu'il faudra porter la robe comme la dernière fois ?

—Naturellement. Mais j'irai avec vous. La patronne l'a dit.

—Ça ne nous a pas empêchées d'avoir peur dans le chemin désert.

—Nous chanterons pour nous rassurer.

—Enfin, puisqu'il le faut ! Maintenant expliquez-moi la façon, et montrez-moi les garnitures.

Amanda défit le paquet et donna les explications demandées.

—C'est compris. Je vais m'y mettre tout de suite.

—Après-demain l'essayage à trois heures.

—Je serai exacte.

—Et samedi la robe pour neuf heures du soir. Mais je vous reverrai sans doute d'ici là.

—Pas à l'atelier, toujours. C'est à peine si j'aurai le temps de préparer mon déjeuner et mon dîner. Prévenez la patronne.

—Alors je viendrai ici m'entendre avec vous pour le départ. Au revoir, mademoiselle Lucie !

—Au revoir, mademoiselle !

Amanda sortit de la chambrette et s'élança dans l'escalier. Ovide, qui réfléchissait toujours, les yeux clos, tressaillit en entendant ouvrir la porte.

—Vous dormiez ? lui dit la jeune fille en s'installant à côté de lui.

—Tout exprès pour vous voir en rêve.

—Ceci est du dernier galant ! Ramenez-moi où vous m'avez prise.

Une demi-heure plus tard Amanda rentrait chez madame Augustine après avoir donné rendez-vous pour le soir à Ovide. Celui-ci, très préoccupé, alla flâner sur le boulevard, en laissant travailler son imagination. A huit heures il attendit Amanda à la sortie des ateliers et il la mena dîner.

—Je ne déjeunerai pas avec vous demain matin, ma poulette, lui dit-il ; je suis obligé d'aller à Fontainebleau pour des affaires d'intérêt.

—Les affaires avant tout. Je suis pratique.

—Mais nous dînerons ensemble.

—Cette espérance me fera paraître la journée moins longue.

et en pensant à elle il ne pouvait empêcher l'image de mademoiselle Harmant d'apparaître à côté de celle de Lucie. Sa mémoire lui retraçait les moindres détails de la scène qui s'était passée le dimanche dans la chambrette de l'ouvrière. Il revoyait le visage pâle de la pauvre Mary ; il revoyait ses lèvres contractées, ses yeux pleins de larmes. Il se rendait compte des souffrances de ce cœur que son indifférence brisait ; des tortures de cette âme que son amour pour Lucie livrait au désespoir, et il éprouvait un attendrissement profond, une immense compassion ; il regrettait de ne pouvoir l'aimer par pitié pour elle.

—Elle se meurt, pensait-il, et j'augmente ses douleurs, j'abrège sa vie en restant fidèle à mon serment. Ne serait-ce point une bonne action, un acte charitable de lui laisser croire jusqu'à la fin que je pourrai l'aimer un jour ? Elle a si peu de temps à vivre. L'espérance la soutiendrait et rendrait moins tristes pour elle les approches de la mort. Si je faisais cette bonne action et si Lucie en était instruite, elle a l'âme trop noble, le cœur trop généreux pour ne point me comprendre et ne pas m'approuver.

V

Sous l'impression des pensées compatissantes que nous venons de reproduire, Lucien termina la lettre qu'il écrivait à l'industriel millionnaire par ces mots : " Veuillez, je vous en prie, cher M. Harmant, être auprès de mademoiselle Mary l'interprète de mes sentiments de très reconnaissante et très respectueuse affection. Malgré la distance qui nous sépare, mademoiselle Mary est sans cesse présente à ma pensée. Je n'oublie point, je n'oublierai jamais, que si je suis votre modeste mais bien dévoué collaborateur, c'est à elle que je le dois."

—Il me semble qu'en traçant ces lignes j'allège ma conscience d'un fardeau, pensa le jeune homme.

Et il signa. Cette lettre achevée, Lucien en écrivit à Lucie une autre où la tendresse profonde, l'amour infini, débordaient. Après lui avoir donné des détails sur son voyage, il la pria d'embrasser de sa part maman Lison. Le courrier du soir emporta les deux épitres.

Si Lucie fut heureuse en recevant la sienne, le faux Paul Harmant ne le fut pas moins en lisant les phrases que nous avons cru devoir citer textuellement. Ces phrases lui semblèrent d'heureux augure, à tel point qu'il fut tout près de renoncer au projet de faire disparaître Lucie.

—Le voici qui fait amende

honorable ! se dit-il ; j'avais deviné juste en pensant que cette prétendue grande passion n'était au fond qu'un enfantillage. Il a réfléchi. On ne repousse guère la fortune quand elle se présente, sous quelque forme que ce soit. Il n'a point fait exception à la règle générale ! Avant deux mois, il sera aux pieds de ma fille, et je crois que la suppression de l'impuissante rivale devient inutile.

Tout joyeux, il monta près de Mary, afin de lui communiquer les derniers paragraphes de la lettre de Lucien. La pauvre enfant, depuis la scène dont la chambrette du quai Bourbon avait été le théâtre, conservait sa tristesse et son visage sombre. Malgré les affirmations de son père, elle ne croyait plus à la possibilité d'un mariage avec le fils de Jules Labroue. L'image de Lucie, se plaçant sans cesse entre elle et celui qu'elle aimait, fournissait à son désespoir d'interminables aliments. Les pre-



Ovide s'engagea dans ce chemin, qui ne comptait pas plus de deux mètres de largeur.—(Voir p. 166, col. 2.)

—Vous êtes adorable ! Que ferons-nous ce soir ?

—Conduisez-moi aux Folies-Bergère, voulez-vous ?

—Je veux tout ce que vous voulez. Allons.

Lucien Labroue et les hommes qui l'accompagnaient étaient arrivés à Bellegarde à dix heures du soir. Le lendemain matin, Lucien se rendit à l'usine et s'entendit avec les industriels, les travaux dont il était chargé de surveiller l'exécution devant commencer dès le jour suivant. Après cette entrevue il crut devoir informer M. Harmant de son arrivée à bon port et des paroles échangées entre lui et ses clients.

Pendant le voyage le jeune homme s'était livré tout entier à ses réflexions. Il pensait à sa fiancée,

mières paroles de Jacques Garaud en entrant furent celles-ci :

—J'ai des nouvelles de Lucien, ma mignonne.
Un pâle sourire vint aux lèvres de Mary, un éclair fugitif brilla dans ses yeux.
—Il t'a écrit ? demanda-t-elle.
—Oui.
—Que te dit-il ?
—De bonnes choses pour toi.
—En vérité ! fit Mary avec amertume.
—Lis-moi ces quelques lignes.

Et Paul Harmant, tendant à sa fille la lettre tout ouverte, lui désignait du doigt les phrases se rapportant à elle. L'enfant prit la feuille de papier d'une main tremblante. Le sang affluait à ses joues. Elle lut.

—Eh bien ? demanda le millionnaire à son tour.
—Oui, murmura-t-elle avec un long soupir, il se souvient de celle qui a plaidé sa cause auprès de toi. Je crois à la reconnaissance qu'il témoigne. Je crois même à son amitié pour moi.

D'une voix plus basse elle ajouta :
—Mais, dans ces quelques lignes, il n'y a rien qui ressemble à l'amour naissant. Lucien ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais, il ne peut pas m'aimer, puisqu'il en aime une autre.

Et la tête de Mary retomba sur sa poitrine.
—En m'écrivant, s'empressa-t-il de répondre, Lucien Labroue devait rester dans les termes dont il s'est servi et ne pouvait aller au-delà. C'est un homme bien élevé, un gentleman qui recherche dans tous ses actes l'absolue correction. Il a dit juste ce que les convenances lui permettaient de dire, mais mon avis est qu'il a réfléchi beaucoup à la conversation sérieuse que nous avons eue ensemble. Il devient raisonnable. Il comprend qu'il briserait sa vie, son avenir, en épousant une fille sans position, sans fortune, qu'il a pu aimer un instant.

—Qu'il aime encore ! interrompit Mary.
—Dont il se détache visiblement, reprit le millionnaire.

—Qui te fait croire cela ?
—J'en trouve la preuve dans ces lignes.
—Et tu te trompes ! s'écria Mary. Mon amour m'éclaire mieux que tes raisonnements ne peuvent le faire. L'instinct de mon cœur est infailible. Cette jeune fille, cette Lucie, est un obstacle, un obstacle infranchissable. J'ai lu sa confiance dans ses yeux. Elle est sûre de Lucien. Elle aime, elle est aimée. Toute espérance m'est interdite.

—Non ! cent fois non ! Espère, au contraire, tu en as le droit. Je te donne ma parole d'honneur que la lettre de Lucien me paraît un premier pas vers toi. D'ailleurs l'obstacle qui te paraît infranchissable peut disparaître.

—Et, comment ?
—Cette fille peut être infidèle.
—Non ! non ! s'écria Mary ; ses yeux disaient l'amour en même temps que la confiance ! Elle ne trompera pas celui qu'elle aime.

—Elle peut mourir.
—A vingt ans à peine.
—La mort frappe à tout âge.
—C'est vrai. Je ne souhaite point qu'elle meure, je le jure, mais en la frappant Dieu prouverait qu'il me protège.

—Que veux-tu que je dise de ta part à Lucien ?
—Ce que tu voudras, père.
—Ce n'est pas répondre.
—Tu ne pourras lui dire la seule chose que j'aie à lui dire.

—Quelle est cette chose ?
—Que je l'aime, fit Mary avec passion, et que s'il ne m'aime pas, j'en mourrai !

Paul Harmant le cœur serré, embrassa sa fille, et sortit pour lui cacher ses larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Les souffrances de Mary lui causaient une irritation profonde.

—Peut-être a-t-elle raison, se dit-il ; l'instinct de son cœur l'éclaire, en effet. Je commence à croire que la reconnaissance seule a dicté les phrases de Lucien. Eh bien, je veux que la reconnaissance devienne de l'amour, et pour cela, il faut que l'obstacle disparaisse. Cette Lucie est l'obstacle. Elle sera brisée. Avant tout, à tout prix et par tous les moyens, le bonheur de ma fille !

Dans la journée, le grand industriel répondit à Lucien Labroue, et, après avoir consacré aux affaires les trois quarts de sa lettre, il termina par

ce paragraphe : " N'en doutez pas, mon cher collaborateur, ma fille a été fort touchée des quelques lignes que vous m'adressez pour elle et que je me suis empressé de mettre sous ses yeux. Elle croit cependant ne devoir les attribuer qu'à votre reconnaissance, et la gratitude est un sentiment bien froid. Vous le savez, ma pauvre Mary est malade, très malade. Pour triompher du mal, pour lui donner la force de vivre, il lui faudrait l'atmosphère chaude, les joies divines d'un amour partagé. C'est là qu'est le salut pour elle. Celui de qui ce salut dépend la laissera-t-il mourir ? "

Le millionnaire ferma sa lettre en se disant que les quelques lignes tracées par lui, produiraient un grand effet sur Lucien et ne tarderait point à l'amener à composition.

.

Nous avons entendu Ovide Soliveau, qu'Amanda connaissait sous le pseudonyme fantaisiste de baron " Arnold de Reiss " qu'il s'était donné, annoncer à la jeune fille qu'il ne déjeunerait pas avec elle le lendemain, étant appelé à Fontainebleau par des affaires d'intérêt. Le lendemain, vers neuf heures du matin, il sortit de chez lui vêtu comme un bon bourgeois. Il se dirigea, tout en flânant, vers la gare du chemin de fer de la rue Saint-Lazare, déjeuna au café placé sous les arcades, et gravit l'escalier conduisant à la salle de distribution des billets. Là il prit un ticket pour Bois-Colombes. Le train allait partir. Il monta dans un compartiment de seconde classe, descendit à la station, puis, se souvenant à merveille de l'itinéraire tracé la veille par la jeune essayeuse de madame Augustine, il sortit de la gare et longea la rue qui se dirige en droite ligne vers la voie de Versaille. Arrivé au passage à niveau, momentanément fermé, il fut obligé d'attendre qu'un train eût passé et que les barrières fussent rouvertes. Il traversa sur les rails. L'essayeuse avait dit :

—On côtoie la voie par un petit chemin à droite.
Ovide prit à droite et s'engagea dans ce chemin, qui ne comptait pas plus de deux mètres de largeur. Une haie d'épines flanquée de treillages le bordait d'un côté. De l'autre se trouvaient les murailles de clôture de petites propriétés particulières dont les maisons d'habitations étaient pour la plupart éloignées de la voie ferrée.

VI

Ovide parcourut environ deux cent mètres ainsi encadrés à droite et à gauche par des clôtures, puis, près d'un autre passage à niveau, atteignit un endroit où ces murailles cessaient brusquement. A sa gauche s'étalait une vaste plaine semée çà et là de bouquets de bois. Le Dijonnais continua de marcher avec lenteur, examinant attentivement chaque chose et suivant toujours le sentier qui côtoyait le chemin de fer.

A moitié chemin, sur la gauche, se voyait une agglomération d'une trentaine de peupliers croissant dans un fourré d'épines, de petits chênes rabougris et de plantes parasites. Arrivé en face de ce diminutif de petit bois, Ovide fit halte et sonda du regard l'épaisseur du fourré. Tout à côté s'amorçait un sentier s'enfonçant dans la plaine. Ovide prit ce sentier, fit le tour du bouquet d'arbres, l'étudia sous toutes ses faces, puis revint à son point de départ et continua de marcher jusqu'au talus en contre-haut de la chaussée, à laquelle on arrivait par un escalier taillé dans la terre battue, et un peu plus loin par une pente douce. Le Dijonnais gravit l'escalier et se trouva tout près du pont du chemin de fer. A quelques pas de ce pont se voyait un établissement de marchand de vins traiteur.

—Ce mastroquet doit fermer sa boîte à la tombée de la nuit, se dit le complice de Paul Harmant.

Il traversa le pont sans s'arrêter, et d'un pas toujours paisible, régulier, gagna Colombes, se dirigea vers la gare et prit le premier train montant vers Paris. Rentré chez lui, il revêtit sa tenue de vieil amateur du " beau sexe, " et se mit en mesure d'aller attendre mademoiselle Amanda à sa sortie de chez madame Augustine, à huit heures du soir. Tout ce que nous venons de raconter s'était passé le jeudi.

Le lendemain, à une heure et demie, Lucie sor-

taut de chez elle, tenant à la main un paquet volumineux, mais léger ; monta dans un fiacre et se faisait mener à la gare Saint-Lazare. A deux heures moins un quart, elle prenait le train qui la descendait à Bois-Colombes. Fidèle à la promesse faite à Amanda pour madame Augustine, la jeune fille allait à la Garenne de Colombes essayer à la femme du maire la robe de bal qui devait le lendemain soir éblouir les invités du préfet de la Seine. Les précautions, indispensables pour ne point chiffonner la soyeuse étoffe du vêtement enveloppé d'une lustrine, ralentissaient sa marche. Elle suivit la route que nous avons vu Ovide Soliveau parcourir la veille, traversa la voie du chemin de fer de Versailles et s'engagea dans le petit sentier que nous connaissons. Un radieux soleil brillant dans un ciel sans nuages, Lucie n'avait pas peur, quoique le chemin fût complètement désert.

Arrivée à l'endroit où cessaient les murs d'enceinte et où la plaine se déroulait à gauche, elle vit des paysans travailler la terre, le dos courbé sous les rayons déjà chauds. En face du bouquet d'arbres objet, la veille, du minutieux examen d'Ovide, Lucie fit un mouvement de surprise en poussant un petit cri étouffé. Sur l'herbe, au pied des peupliers, un homme étendu de tout son long, ses mains croisées sous le menton supportait sa tête dormait ou paraissait dormir. Cet homme ne sembla point s'éveiller. Lucie passa en se disant tout bas :

—Que je suis bête ! J'ai eu peur d'un pauvre diable fatigué qui se repose.]

Et elle se remit en marche. A peine avait-elle parcouru un espace de vingt pas, que le dormeur ouvrit les yeux, suivit du regard pendant un instant la jeune fille et de nouveau abaissa ses paupières et sembla plus endormi que jamais. Trois heures sonnaient au moment où une femme de chambre introduisit la fiancée de Lucien Labroue auprès de la femme du magistrat municipal. Celle-ci était une grande et forte commère, point du tout belle, assez épaisse, et qui cependant s'adonnait aux délices de la coquetterie et se croyait de tournure superlativement élégante.

—Je vous félicite de votre exactitude, mademoiselle, dit-elle d'un ton presque gracieux. Vous venez pour l'essayage ?

—Oui, madame.
—Eh bien ! je suis prête. Je n'ai qu'à ôter mon peignoir.

Ce qui fut fait aussitôt. Lucie se mit en devoir de passer la robe à la cliente de madame Augustine, cliente fort difficile à habiller, trouvant toujours que tout allait mal, exigeant des changements sans fin et des retouches interminables. Lucie épingla, changea, retoucha, avec une impuissable complaisance, et au bout de trois quarts d'heure elle fut prête à repartir, après avoir noté dans sa mémoire les recommandations pressantes et les observations minutieuses de madame la maîtresse.

—Vous savez, mademoiselle, dit celle-ci, qu'il me faut cette robe demain soir ?

—Je le sais, oui, madame.
—A neuf heures, au plus tard ?
—Oui, madame, je suis prévenue.
—Vous ne me ferez point attendre, n'est-ce pas ?
—Madame peut compter sur mon exactitude.

—Vous apporterez comme la dernière fois tout ce qui sera nécessaire pour opérer les dernières retouches, et vous assisterez à ma toilette. J'y tiens. Vous saurez mieux que ma femme de chambre attacher sur le corsage et la jupe les garnitures de fleurs naturelles que mon fleuriste enverra dans la journée.

—Bien, madame.
—A demain, mademoiselle !

Lucie, fort satisfaite d'être enfin débarrassée d'une besogne ennuyeuse, poussa un soupir de soulagement, quitta la maison et reprit la route qu'elle avait suivie pour venir. En arrivant près du bouquet d'arbres, elle constata que l'homme endormi était toujours là, mais cette fois elle n'éprouva pas la moindre frayeur et passa rapidement. Lorsqu'elle eut fait une trentaine de pas, le singulier dormeur recommença le manège que nous avons signalé lors du premier passage, c'est-à-dire que soulevant sa tête sur ses mains croisées, il ouvrit les yeux et du regard suivit longtemps Lucie. Lorsqu'elle fut entrée dans la partie du

sentier encaissée entre les haies d'épines et les murailles de clôture, l'homme s'assura d'un coup d'oeil circulaire que personne ne s'approchait, et lentement, par une succession de petits mouvements, rampa jusqu'au bouquet d'arbres où il disparut parmi les arbustes et les broussailles. Là il se dressa, écarta des touffes d'herbes desséchées et en retira une valise qu'il ouvrit. Elle contenait un veston, un pardessus, un chapeau gibus. Se débarassant alors de sa blouse de toile, de sa cote, de la mauvaise casquette qui couvrait sa perruque rousse, l'homme revêtit les vêtements extraits de la valise et Ovide Soliveau, que nos lecteurs ont déjà deviné, apparut sous sa forme naturelle. La défroque d'ouvrier reprit alors dans la valise la place du costume de citadin ; le Dijonnais se coiffa du chapeau gibus, sortit du massif d'arbres et suivit le sentier qui, coupant à travers la campagne, se greffait sur la route de Paris.

—Amanda m'a bien renseigné, pensait-il, c'est parfaitement le chemin que Lucie devait prendre demain soir. Par malheur, elle ne sera pas seule. C'est ennuyeux. Je n'y puis rien. Tant pis pour Amanda !

Arrivé sur la route, Ovide s'approcha d'une voiture qui stationnait le long d'un des bas-côtés. Le cocher dormait. Soliveau le réveilla.

—J'ai été plus longtemps que je ne le croyais, mon brave, lui dit-il.

—C'est votre affaire, puisque je marche à l'heure hors barrière, répliqua le cocher. Il est cinq heures, ajouta-t-il en tirant sa montre. Où allons-nous présentement ?

- A Courbevoie.
- Quel endroit de Courbevoie ?
- Quai d'Asnières.
- Montez.

Ovide s'installa sur les coussins, la voiture partit, et trois quarts d'heure plus tard, elle faisait halte au commencement du quai d'Asnières.

—Quel numéro ? demanda le cocher.

—Je l'ignore. Restez-là. Je vous rejoindrai dans quelques minutes, car je n'en ai pas pour longtemps.

—Suffit !

Le voyageur descendit du fiacre, se dirigea vers l'usine de Paul Harmant et, s'adressant au concierge, lui dit qu'il désirait parler au constructeur lui-même. Le concierge l'envoya au bureau que nous connaissons.

VII

Ovide avait préparé deux lignes placées sous une enveloppe fermée à la gomme. Il fit remettre cette enveloppe au pseudo Paul Harmant, qui, se trouvant seul, donna l'ordre de l'introduire sans le moindre retard, et, quand la porte se fut refermée derrière lui, demanda vivement :

—Qui t'amène ?

—On ne peut rien entendre de ce qui se dit ici ? murmura Soliveau d'une voix très basse.

—Non. Tu peux parler. Est-ce qu'il y a du nouveau ?

—Il y en a.

—Quoi ?

—C'est pour demain.

La signification de cette phrase si simple était claire et terrible. Jacques Garaud devint pâle et frissonna de la tête aux pieds.

—Pour demain ? répéta-t-il.

—Oui, et dans les conditions les moins compromettantes. Des conditions tout à fait de premier ordre.

—Explique-toi.

—C'est ce que je vais faire.

Ovide raconta par le menu ce que nos lecteurs savent déjà, et détailla son plan.

—Eh bien, qu'en penses-tu ? dit-il en achevant.

—Je pense, répliqua le millionnaire en essuyant son front mouillé de sueur, je pense qu'en effet la chose sera mise sur le compte de quelque rôdeur de barrières et que l'idée de nous soupçonner ne pourra venir à personne au monde. Tu es un adroit compère.

—Oui, oui, je suis assez malin ! Travailler pour toi, pour un véritable ami, pour un bon zig, ça m'inspire !

—Je ne te marchanderai pas ma reconnaissance.

—Parbleu, j'y compte ! Quand tout sera fini et

que Lucien Labroue aura épousé ma petite cousine, tu me devras une fière chandelle !

—As-tu besoin de moi ?

—Oui. C'est même pour cela que je suis venu te trouver.

—Que dois-je faire ?

—Prétexter un travail pressé qui te retienne ici demain soir jusqu'à une heure avancée de la nuit.

—C'est facile. Ensuite ?

—Me donner le moyen d'entrer dans l'usine et d'arriver auprès de toi sans avoir besoin de me faire ouvrir et de montrer ma binette au portier.

—Facile encore. Je vais te remettre une clef de la petite porte de l'usine. Après ?

—Avoir ta voiture attelée pour me reconduire ventre à terre à Paris, et faire en sorte de laisser croire à tout le monde que nous avons passé la soirée à travailler ensemble. C'est un simple et pur alibi que je prépare en cas de besoin.

—La chose ira de soi, répondit le millionnaire : peux-tu venir à six heures du soir ?

—Oui.

—Je t'attendrai et nous dînerons ici même, dans mon cabinet.

—Il est essentiel que je sois là-bas à huit heures et demie.

—Nous dînerons vite. Je congédierai l'homme qui nous aura servis. Nous resterons seuls et tu sortiras par une petite porte de derrière. Une fois dehors, tu prendras la route de Paris à Argenteuil pour aller à Bois-Colombes. Tu rentreras par la même porte. Ma voiture stationnera sur le quai, prête à partir. Naturellement on croira que nous ne nous sommes point quittés.

—Excellente combinaison ! Ces précautions d'ailleurs ne sont qu'un surcroît de prudence, car il est évident que nous ne pouvons avoir rien à craindre. Je serai ici demain soir à six heures précises. Fais-moi le plaisir de mettre en lieu sûr cette valise.

—Que contient-elle ? demanda le faux Paul Harmant en prenant l'objet que lui tendait Ovide.

—Le travestissement dont je me suis servi aujourd'hui pour mener à bien mes observations, et dont je me servirai de nouveau demain.

—Je vais la faire disparaître.

Le millionnaire tira de sa poche un trousseau de clefs, ouvrit un placard situé dans une encoignure de son cabinet, y serra la valise qu'il enferma à double tour, et poursuivit :

- Que fais-tu maintenant ?
- Je retourne à Paris.
- Par le tramway ?
- Non, j'ai une voiture à l'heure. Pour mener à bien tes affaires je ne regarde à aucune dépense.
- Tu as raison. Va ! et à demain.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Nous publions cette semaine une gravure toute de saison.

Voyez-vous cette jolie fillette, montée sur l'échelle et cueillant les jolies pommes fameuses qu'elle jette dans le tablier que lui tend sa petite sœur !

C'est une scène que j'ai vue dix fois depuis quinze jours dans les vergers qui entourent Montréal.

Notre première page représente la scène de l'abordage, qui a eu lieu le premier jour de la course, entre le *Puritan* et le *Genesta*, dont je vous ai parlé dans ma dernière causerie.

UN TOUR PENDABLE

UN prestigitateur américain, en villégiature à Ostende, malgré les offres brillantes qui lui étaient faites, avait absolument refusé de donner aucune représentation.

Vivement sollicité, sur la plage, par une dame du plus grand monde, M^{me} la comtesse de M..., pour qu'il changeât de décision, M. Hermann, s'adressant à elle, lui dit : " Ah ! madame, vous insistez, cela pourrait vous coûter cher ! " Et, saisissant à l'instant le bras de la comtesse, il fait disparaître un magnifique bracelet orné de diamants qu'elle

portait, l'enveloppe dans son mouchoir qu'il lui arrache, et, entouré de plusieurs centaines de personnes, il jette le tout dans la mer.

Le bracelet et le mouchoir disparaissent dans les vagues, au grand effroi de la comtesse et à l'ébahissement de la foule.

—Combien, madame, valait votre bracelet ?

—Quinze mille francs.

—Le chiffre est trop élevé pour moi. Permettez donc de vous offrir, en échange du bracelet, le bouquet qui se trouve dans le chapeau de monsieur votre mari.

Quelle surprise pour tout le monde ! Au milieu du bouquet se trouve le mouchoir de la dame, et dans le mouchoir le bracelet qui venait d'être précipité dans l'onde amère.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

La taie d'oreiller est le complément indispensable de l'oreiller. Pour l'été, n'employez que celle en toile. C'est la seule dont doivent se servir les enfants en toutes saisons. Celle de coton convient l'hiver aux personnes qui ont peu de cheveux et qui sont disposées aux douleurs rhumatismales ou aux névralgies de la tête. Le renouvellement fréquent de la taie d'oreiller est non-seulement une condition de propreté, mais aussi d'hygiène.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 121.—CHARADE

Mon Premier est connu dès qu'on apprend à lire ;
Mon Second a des droits sur tout ce qui respire ;
Et mon Tout, entre amis, à regrets se doit dire.

No. 122.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

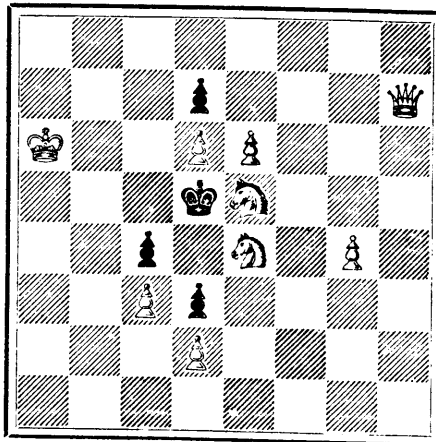
Transposer les lettres de la phrase suivante pour y retrouver le nom d'un célèbre écrivain et philosophe allemand :

TRICHER !... JEAN L'A LU ?...

No. 123.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. Ch. Kondelik

Noirs—5 pièces



Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

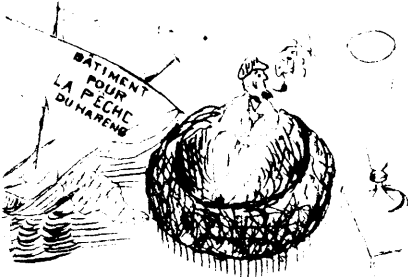
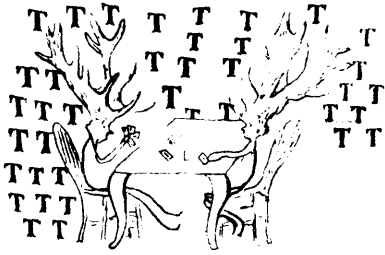
- No 118.—Un soupir vient souvent d'un souvenir.
- No 119.—Les mots sont : Marie. — Marie. — Pareil. — Plaire.
- No 120.—La différence est de 57 pieds.

ONT DEVINE :

Problèmes : Mlle Joséphine Mailhot, St-Jean Deschailion ; Alphonse Granger, Montréal ; Mlle G., G., Saint-Jean ; L. E. Dastous, Sherbrooke.
Rébus : Joseph Brouillet, Island Pond ; Albert Légaré, Mme Ovide Leclerc, Québec ; Thomas Paquin, Hull ; P. Morrier, ville St-Jean-Baptiste ; Mlle G. G., St-Jean ; O. Massicotte, Joseph Drolet, Arthur Pelletier, Alphonse Granger, Mlle F. Gougeon, Isaie Moreau, Montréal ; Mlle Luména Valois, Vaudreuil Station ; Nap. Houllé, Montréal.

Une des premières qualités que doit posséder une femme qui veut se faire aimer, c'est la réserve. Une femme qui n'est pas réservée n'inspire que de la répulsion. Le cœur et l'esprit de l'homme aiment à s'imposer un certain travail pour captiver une femme et s'en faire aimer. C'est en amour comme à la guerre : "A vaincre sans péril on triomphe sans gloire."

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

L'homme dans la maladie apprécie la santé.

CHOSSES ET AUTRES

—La mouche à patates a fait beaucoup de ravages dans les paroisses environnantes de Québec.

—La récolte de blé, dans le district de Québec, promet d'être plus abondante que l'année dernière.

—On est à établir des communications téléphoniques entre Montréal et Sorel, passant par Varennes et Boucherville.

—M. A. Perreault, de Ste-Luce, ancien zouave, 1^{er} détachement, a été créé chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire.

—Il est question d'organiser, pour l'été prochain, une kermesse immense au bénéfice de la cathédrale de Montréal ; toutes les paroisses de la province y seront représentées.

—On estime à 250,000 le nombre d'hommes, femmes et enfants qui s'éveillent tous les matins, à New-York, se demandant où et comment ils pourrout se procurer à déjeuner.

—Plusieurs cultivateurs du voisinage d'Ottawa disent que le rendement en grains est loin d'être ce qu'ils espéraient. La quantité et la qualité font, paraît-il, généralement défaut.

—Mlle Wilson, de New-York, a fait un drôle de testament. Elle veut que son chien et plusieurs de ses oiseaux favoris soient brûlés après sa mort et leurs cendres répandues sur sa tombe.

—Le chemin de fer Montréal et Sorel sera prêt pour le trafic vers le 15 novembre. Les subsides accordés jusqu'à présent s'élèvent à la somme de \$90,000. Cette ligne sera mise en opération par le Grand-Tronc.

—A un récent essai, un billot de cèdre, de 20 pieds de long, a été apporté à une manufacture d'allumettes, en Californie, et en 30 minutes il fut scié, fendu, souffré, étiqueté et les allumettes prêtes à être expédiées.

—Pourquoi dit-on quelquefois cette phrase ridicule : "J'ai eu le plaisir de vous rencontrer à l'enterrement de..." Ce n'est peut-être pas très gentil pour le défunt, mais ça vient si naturellement !...

—A Vienne (Autriche), les filles étudient jusqu'à quinze ans. Alors on leur donne un cours d'enseignement

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
94 Primes			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

sur la cuisine, où elles apprennent à tout faire par elles-mêmes et à connaître la valeur des choses longtemps avant de commencer à tenir maison pour leur propre compte. Elles deviennent ainsi indépendantes des cuisinières et des servantes. Les autrichiennes passent pour être les épouses et les mères les plus affectueuses, aussi accomplies et aussi instruites qu'une gouvernante anglaise, aussi spirituelles en société qu'une parisienne et comptent parmi les plus belles familles de l'Europe.

—Deux dames, dont la rivalité était fameuse, viennent de se réconcilier. L'une explique ainsi ce rapatriage : "Ma foi, Clothilde est devenue tellement laide, que je n'ai pas eu le courage de lui tenir rigueur."

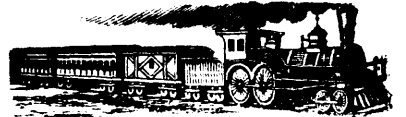
COURS D'ELOCUTION

Le professeur Parage, 142½, rue St-Denis recevra chez lui des élèves ou ira à domicile. Cours d'élocution française et de déclamation, cours préparatoire à l'Ecole Polytechnique et à la pratique du droit et de la médecine. Montréal, septembre 1885.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Ewell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1^{er} JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15
Arrivant à la Rivière-du-Loup....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55
" à Rimouski.....	2.30
" à Petit Métis.....	3.23
" à Campbellton.....	7.00
" à Dalhousie Junction.....	7.40
" à Bathurst.....	9.23
" à Newcastle.....	10.57
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30
" à Halifax.....	9.15

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche. Le char Pulman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136½ rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant-en-chef.

MONCTON, N.-B., Juin 1885.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factures imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'avez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par

E. MASSI OTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.

217, rue St Elizabeth

(Téléphone No. 810 A.)

N. GOYETTE,

BOUCHER.

MARCHE D'HOCHELAGA,

Etaux 1 et 3

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST-DENIS,

MONTREAL

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.